



24 HEURES
DANS
LA CHINE
ANCIENNE



YIJIE ZHUANG



PAYOT

Une journée de l'an 17 dans un Empire chinois aussi envoûtant que l'Empire romain.

Courte parenthèse dans la Chine de la dynastie Han, le règne de l'usurpateur Wang Mang (de 9 à 23 ap. J.-C.) fut celui d'un grand réformateur à une époque de richesse économique, d'expansion du confucianisme et d'innovation technique. Nous revivons cette prospérité au travers de gens de toutes origines, mais aussi les tensions sociales qui conduisirent à l'assassinat du souverain. Et si nous croisons les classiques profils de médecin et de soldat, de sage-femme et de danseuse, de scribe et d'ouvrier, des personnages singuliers font leur apparition : un amoureux des pur-sang se désole qu'ils servent de sacrifices et la concubine d'un empereur défunt doit veiller sur sa sépulture parce qu'elle ne lui a pas donné d'enfants. Nous pénétrons nous-mêmes dans un mausolée aussi luxueux qu'un palais avec un voleur de tombes, avant d'aller nous délasser dans une salle de bains ultramoderne pour oublier le tré-pignement des barbares aux frontières.

Yijie Zhuang est un jeune archéologue chinois. Il enseigne à l'University College London tout en menant des campagnes de fouilles en Asie.

DANS LA MÊME SÉRIE

Donald P. Ryan

24 heures dans l'Égypte ancienne

(Payot, 2019 ; Petite Biblio Payot/Histoire, 2021)

Philip Matyszak

24 heures dans l'ancienne Athènes

(Payot, 2021)

YIJIE ZHUANG

24 HEURES
DANS
LA CHINE
ANCIENNE

*Traduit de l'anglais par Catherine Pierre-Bon
en collaboration avec Mario Pasa*

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original :

24 HOURS IN ANCIENT CHINA

A Day in the Life of the People Who Lived There

Michael O'Mara Books Limited

9 Lion Yard, Tremadoc Road

London SW4 7NQ

Design et illustrations de la couverture : © Patrick Knowles.

Maquette intérieure : Ed Pickford.

Carte : David Woodroffe.

© Yijie Zhuang, 2020.

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022,
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-228-93066-6

AVANT-PROPOS

La période des Han occidentaux est l'une des plus fascinantes dans la longue histoire de la Chine. Ère de dynamisme et de changements à la fois politiques, sociaux et technologiques, elle connaît un accroissement démographique très élevé et de vives tensions sociales à l'heure où l'ordre ancien s'oppose aux idées nouvelles.

Les Han occidentaux (ou Han antérieurs) accèdent au pouvoir en 202 av. J.-C. Ils règnent sur la Chine pendant près de deux siècles, jusqu'à l'avènement de Wang Mang, qui reste en place de 9 à 23 ap. J.-C. Après cette brève parenthèse, les Han orientaux (ou Han postérieurs) se maintiendront sur le trône de 25 à 220 ap. J.-C.

L'expansion territoriale des Han occidentaux, leur croissance économique et la stabilité politique qu'ils instaurent sont comparables à celles de l'Empire romain, de l'autre côté du continent eurasiatique.

Fondé par Liu Bang, un ambitieux seigneur de la guerre ayant mis fin à l'éphémère dynastie Qin après une sanglante rébellion, l'empire des Han ne commence réellement à prospérer que sous le

règne de Wudi¹ (de 141 à 87 av. J.-C.). Avant ce glorieux souverain, les premiers Han au pouvoir gouvernent selon la philosophie taoïste du « non-agir » (*wuwei*), une stratégie du laissez-faire qui permet à la population de se remettre des ravages économiques causés par les guerres et le despotisme des Qin. L'empereur Wudi change de cap et profite de la confiance acquise grâce à une série de campagnes militaires victorieuses pour asseoir les préceptes de Confucius au sein de l'administration et de la société, tout en inaugurant la tradition Han des grands projets d'infrastructure.

La journée que nous allons vivre se situe en 17 ap. J.-C., alors que les réformes de Wudi ont ouvert un long chapitre de rayonnement économique et culturel. L'empereur du moment, Wang Mang, est lui-même un réformateur dans une ère de progrès et d'innovations, mais c'est aussi une période déchirée par les conflits sociaux et les contradictions. Au fil des pages, nous sentirons venir le vent de la révolte, qui soufflera jusqu'à créer un raz-de-marée populaire. En 23 ap. J.-C., la foule des rebelles envahira le palais impérial et assassinera l'usurpateur.

Après la chute de celui-ci, la guerre, la famine et les inondations entraîneront un fort déclin de la population. Il faudra des siècles pour atteindre à nouveau les 60 millions d'âmes que comptait la Chine juste avant l'interrègne de Wang Mang.

Les recherches archéologiques et les textes anciens concentrent l'essentiel de notre savoir sur l'aristocratie des Han

1. Wudi est le nom posthume de l'empereur Wu (157 av. J.-C. – 87 av. J.-C.). Selon une tradition remontant à la dynastie Zhou, tous les empereurs de la dynastie Han possédaient un nom posthume. Dans ses *Mémoires historiques*, Sima Qian explique les règles employées pour les qualifier. (*N.d.T.*)

occidentaux. Ruines de palais, vestiges de murs de cités ou de places fortes encore debout, mausolées impériaux extravagants : tout cela nous donne une idée du cadre de vie luxueux des élites. Toutefois, si les lettrés et les scribes ont beaucoup écrit sur les folies et les excès de ceux qui vivaient dans l'opulence, leurs témoignages nous ont apporté très peu d'éléments permettant de reconstituer la vie quotidienne des gens ordinaires en ces temps extraordinaires.

Qu'ils aient été bien mieux lotis que leurs ancêtres, cela est indéniable. Les Han occidentaux ont vu la production agricole augmenter régulièrement. Au côté de l'orge, du millet et du petit mil, le blé va bientôt devenir la principale culture de l'Empire, portant les rendements à un niveau inégalé jusqu'alors.

L'invention de nouvelles techniques telles que la *daitianfa* (rotation des cultures et mise en jachère), le recours à la traction animale pour les labours ou encore l'emploi généralisé d'outils en fer de meilleure facture améliorent l'existence des petits exploitants. Laques, céramiques, bronzes, objets en fer et quantité d'autres produits élaborés : la période des Han occidentaux est aussi celle d'une production artisanale sans précédent. Une part croissante de la population est attirée par ces industries florissantes et se partage les richesses qu'elles engendrent.

La prospérité économique va avoir un impact profond sur l'idéologie de l'époque. De l'empereur au plus modeste de ses sujets, l'idée d'une vie éternelle après la mort s'ancre dans les esprits. Les empereurs et les puissants dilapident des fortunes dans la construction de somptueux tombeaux qui s'apparentent à de véritables demeures. Même les roturiers aisés s'en font bâtir de

luxueux. Le fait que plusieurs chapitres de ce livre soient consacrés à un sculpteur de sépultures, un piller de tombes et une concubine veillant sur un mausolée impérial reflète l'importance de la mort et de l'au-delà dans la culture Han.

Depuis les années 1950, de nouvelles fouilles archéologiques ont levé un coin du voile sur le quotidien des anonymes à cette époque. Enfoui pendant des siècles sous une épaisse couche de limon après une crue du fleuve Jaune, le village rural de Sanyangzhuang est l'une des découvertes les plus remarquables. Citons en outre le site de la ville de Quxian, dans la province du Sichuan, avec ses rues, ses fours, ses puits et bien d'autres éléments qui nous renseignent sur les pratiques et les activités journalières.

Un tombeau de l'époque des Han occidentaux mis au jour sous le mont Laoguan à Chengdu (Sichuan) nous a livré des ouvrages médicaux qui comptent parmi les plus anciens connus à ce jour, ainsi que des métiers à tisser en bon état de conservation. Ailleurs dans le pays, les recherches ont révélé quantité de peintures murales, de fiches de bois ou de bambou et d'objets en terre cuite. Tout cela constitue un témoignage inestimable sur la vie familiale, les conditions de travail et les croyances des gens du commun, dans les régions du centre et jusqu'aux confins de l'Empire.

Comparée à Rome, à Athènes ou à l'Égypte, la civilisation Han est beaucoup moins connue des Occidentaux qui se passionnent pour l'Antiquité. D'où l'intérêt de mettre nos pas dans ceux des vingt-quatre personnages principaux de ce livre, issus des différentes sphères de la société chinoise. Les données offertes par l'archéologie et les sources historiques classiques étant souvent fragmentaires, tous sont nés de la synthèse de plusieurs biographies.

Les récits qui s'égrènent heure après heure s'appuient en grande partie sur des histoires vraies et des événements qui se sont déroulés dans le centre de la Chine : le Guanzhong, où se trouve la capitale, le bassin du cours inférieur du fleuve Jaune, le bassin de la Huai et le royaume de Changsha¹ – autant de régions qui étaient parmi les plus développées sur le plan économique et culturel. Mais les territoires des confins de l'Empire n'ont pas été négligés pour autant. Situés à des centaines de kilomètres de la capitale, Chang'an, ils lui étaient rattachés par une administration omniprésente. Quelle que soit la corporation ou la classe à laquelle appartiennent nos protagonistes, nous verrons que leur quotidien était régi par les mêmes lois, et aussi compliqué au cœur du pays qu'à ses frontières.

À chaque fois que nos sources le permettaient, nous avons souligné les antagonismes entre gouvernants et gouvernés, fonctionnaires de haut rang et employés subalternes, patrons et ouvriers, hommes et femmes. Car malgré l'incroyable essor économique et les innovations majeures ayant marqué cette époque, le ressentiment envers un pouvoir jugé trop dur et l'idée qu'une minorité usurpait les fruits de la prospérité ont conduit inexorablement à la révolte.

1. Le lecteur s'étonnera peut-être de la présence de royaumes au sein d'un empire, mais celui des Han était bien constitué de royaumes, d'États « indépendants » et de commanderies. Les royaumes étaient des fiefs donnés pour la plupart à des membres de la famille impériale, lesquels avaient donc rang de vassaux. De la même façon, les six États dits « indépendants » étaient dirigés par des chefs ayant fait allégeance à l'empereur. Les commanderies (parfois appelées « préfectures » dans les traductions françaises) étaient divisées en districts. Pour plus de détails, on se reportera à l'ouvrage de M. Pirazzoli-t'Serstevens et M. Bujard, *Les Dynasties Qin et Han*, cité dans la bibliographie. (N.d.T.)

La Chine en 17 ap. J.-C.

0 500 km

ÉTATS
DE L'OUEST

EMPIRE
XIONGNU

Kucha

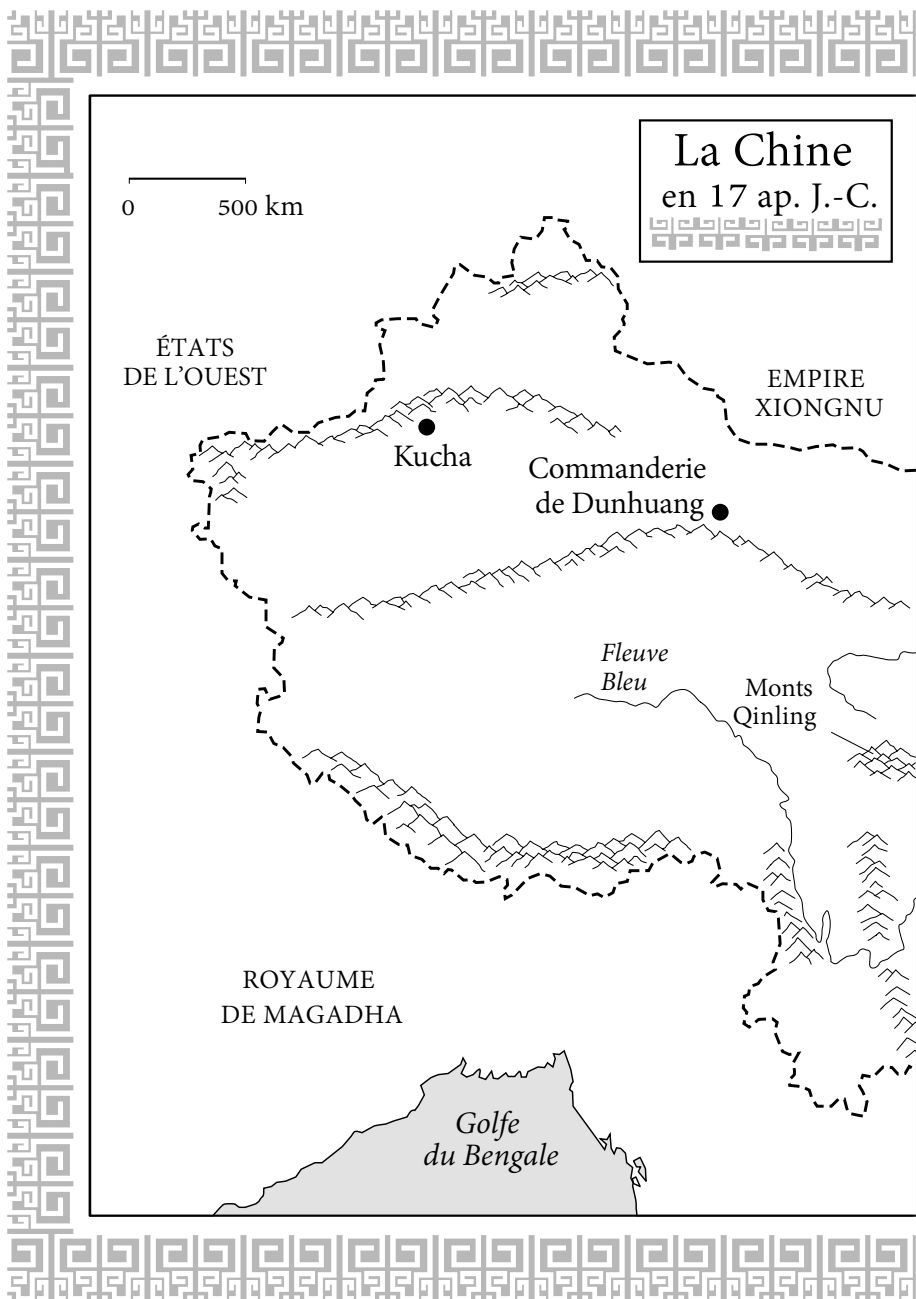
Commanderie
de Dunhuang

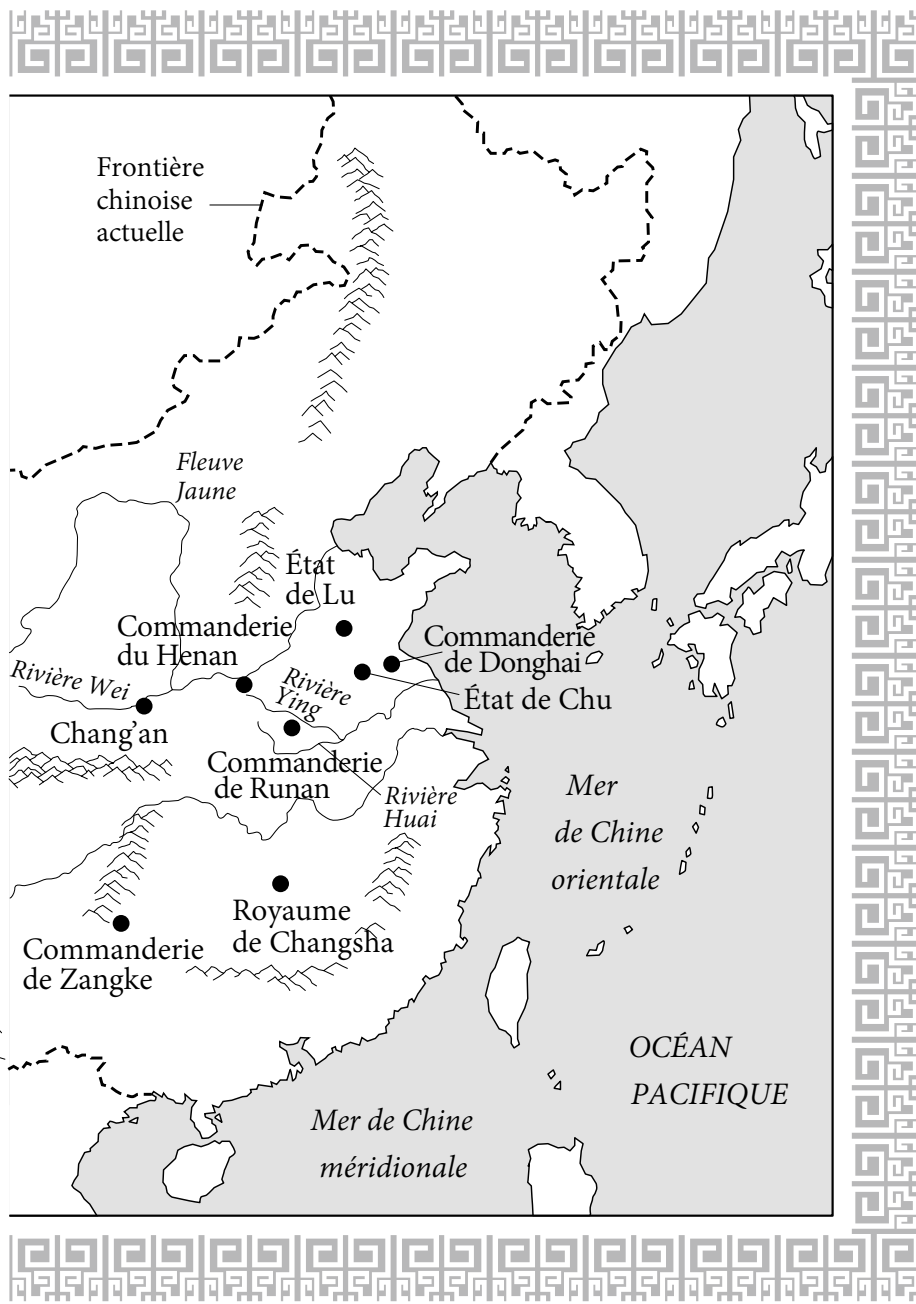
*Fleuve
Bleu*

Monts
Qinling

ROYAUME
DE MAGADHA

*Golfe
du Bengale*





Frontière
chinoise
actuelle

Fleuve
Jaune

État
de Lu

Commanderie
du Henan

Commanderie
de Donghai

État de Chu

Rivière
Wei

Rivière
Ying

Chang'an

Commanderie
de Runan

Rivière
Huai

Mer
de Chine
orientale

Commanderie
de Zangke

Royaume
de Changsha

OCÉAN
PACIFIQUE

Mer de Chine
méridionale

NOTE SUR LE SYSTÈME HORAIRE ET LES UNITÉS DE MESURE

Les Han ont adopté et développé le système horaire de la dynastie Zhou, qui divisait une journée de vingt-quatre heures en douze périodes de deux heures. Chaque heure double, ou *shi*, était associée à l'une des douze branches terrestres du calendrier sexagésimal : *zi, chou, yin, mao, chen, si, wu, wei, shen, you, xu* et *hai*. La première de la journée était le *shi* de minuit. Dans cet ouvrage, chaque *shi* est divisé en deux parties : nous sommes dans la première partie de *zi* entre 23 heures et minuit, dans la seconde partie de *wei* entre 14 heures et 15 heures, etc.

Dans le calendrier traditionnel chinois, les heures doubles étaient également désignées par le moment de la journée auquel elles correspondaient. Il y avait le *shi* de minuit (de 23 heures à 1 heure), du chant du coq (de 1 heure à 3 heures), de la pointe du jour (de 3 heures à 5 heures), du lever du soleil (de 5 heures à 7 heures), du repas du matin (de 7 heures à 9 heures), le *shi* précédant le moment où le soleil est à son zénith (de 9 heures à 11 heures), le *shi* de midi (de 11 heures à 13 heures), du moment où le soleil se penche vers l'ouest (de 13 heures à 15 heures), du repas du soir (de 15 heures à 17 heures), du coucher du

soleil (de 17 heures à 19 heures), du moment entre le coucher du soleil et l'obscurité (de 19 heures à 21 heures), et enfin le *sbi* du coucher (de 21 heures à 23 heures).

Les unités de mesure Han ont légèrement varié au cours des quatre siècles de cette période et font encore l'objet de discussions. Nous avons opté ici pour les valeurs couramment admises, soit un *li* = 415 mètres, un *chi* (pied) = 23 centimètres et un *dan* (unité de grains) = 32 kilos.

子 7^e HEURE DE LA NUIT

(0.00 - 1.00, seconde partie de zi)

LE MÉDECIN PRESCRIT UN TRAITEMENT



Guang est sur le point d'éteindre la lampe et de se mettre au lit quand des coups frappés à toute volée sur la porte d'entrée retentissent dans la maison. Le médecin se montre moins prompt que sa femme pour aller ouvrir, et c'est d'abord une voix paniquée qui lui parvient avant qu'il ne découvre l'auteur de ce remue-ménage. Le visage de la visiteuse est si désespéré que le praticien peine à reconnaître l'épouse de son petit-neveu. La malheureuse est à bout de souffle. De grosses gouttes de sueur coulent sur son front.

« C'est mon mari... Il a eu un malaise... Il est couché depuis la fin de l'après-midi. Et maintenant, le voilà qui délire ! » explique-t-elle, hors d'haleine.

Guang se prépare à suivre l'infortunée. Il prend son coffret de médecine et éprouve une sorte de soulagement. Après vingt années d'expérience durement acquise, une chose est sûre : rien n'y manque.

S'étant rendu un peu plus tôt dans la soirée auprès d'un homme saisi de frissons et de sueurs froides, il lui a prescrit du gingembre en poudre à avaler avec une gorgée de vin. Aussitôt rentré chez lui, il s'est empressé de noter les symptômes du malade ainsi que le traitement préconisé. Puis il est allé chercher quelques pilules dans le chaudron posé sur la table basse près du fourneau et, sans attendre, a refait le plein du coffret.

Il utilise parfois le grand récipient de fer pour préparer ses remèdes ; le reste du temps, il y range les boîtes de médicaments, les potions et les herbes médicinales trop volumineuses pour être conservées en permanence dans sa pharmacie portative. Ce coffret en laque a beaucoup servi depuis qu'il est revenu pratiquer la médecine dans son village natal. À dire vrai, c'est le deuxième du genre. Le premier s'est brisé en tombant alors qu'il le cherchait à tâtons dans le noir, un soir d'urgences comme celui-ci. Pourquoi diable ses patients attendent-ils toujours d'être en pleine nuit pour se décider à faire appel à lui ? Enfin... Ils font appel à lui, c'est déjà ça !

Au début, les villageois l'ont regardé d'un air suspicieux, à la limite de l'animosité. Apparemment, comme tous les charlatans qu'il a pu croiser, ses prédécesseurs s'étaient montrés de beaux parleurs prétentieux plus doués pour traiter leurs malades avec condescendance que pour les traiter tout court. Les gens ont mis du temps à comprendre qu'il était différent. Tout d'abord, Guang n'en est pas arrivé là grâce à sa famille ou à ses relations. Ne connaissant personne pour le former au métier qu'il a choisi par

vocation, il a d'abord suivi des soigneurs ambulants et glané des bribes de savoir comme il le pouvait.

Par chance, un vénérable médecin au crépuscule de sa vie a reconnu son talent naturel pour la profession. Le vieillard n'avait aucun héritier désireux de prendre sa relève et remerciait le ciel de cette rencontre : grâce à Guang, ses longues années d'expérience et ses précieux acquis ne mourraient pas avec lui. Pendant quatre ans, le garçon a appris de cet homme tout ce qu'il a pu ; puis, son mentor disparu, il a passé plusieurs années à voyager et à approfondir ses connaissances sur la médecine et les vertus curatives des plantes.

En l'an 5 ap. J.-C., l'empereur a émis un décret appelant à la cour des herboristes et des médecins. Désormais praticien respecté, Guang a séjourné cinq ans dans la capitale, où il a enrichi encore son savoir auprès de ses pairs. Mais s'il est vrai qu'il aimait côtoyer des confrères expérimentés et qu'il appréciait le prestige acquis par sa position dans la sphère impériale, il savait depuis toujours que ce n'était pas à cette médecine-là qu'il était destiné.

Aussi a-t-il finalement décidé de retourner dans son village natal et de s'y établir. Effacer la mauvaise réputation qui colait à sa profession n'a pas été chose facile, mais Guang avait un grand avantage sur ses devanciers : en règle générale, la santé de ses patients s'améliorait. Et justement, n'a-t-il pas déjà sauvé plusieurs fois la vie de son petit-neveu ?

Celui-ci est né avec une anomalie du système digestif – un problème récurrent dans la famille. Autrefois, Guang a vu son propre frère et son neveu souffrir de troubles chroniques analogues et a dû les regarder mourir, impuissant. C'est l'une des raisons qui l'ont poussé à devenir médecin. Il espère sincèrement guérir son

parent, ou du moins prolonger son existence. Il ne voudrait pas voir le seul descendant mâle de son frère décéder sans héritier.

Tandis qu'il traverse le village à grandes enjambées, l'épouse du malheureux trotinant à ses côtés, Guang se dit avec anxiété qu'il a fait ce trajet bien trop souvent. Ce qui le préoccupe, c'est que malgré ses efforts la santé de son petit-neveu est allée en se détériorant au fil des ans. Enfin, pour le moment l'urgence est cet évanouissement soudain.

Persuadé qu'un fait précis est à l'origine du malaise, Guang interroge la jeune femme sans ménagement.

« Il a assisté à un banquet cet après-midi, raconte-t-elle, terrorisée. Je ne comprends pas. Il n'a mangé que du porc. Il allait bien pendant le repas, et environ une heure avant de repartir il a commencé à vomir. »

Guang réfléchit, allongeant le pas.

« À quelle heure ont-ils servi le porc ? Qu'est-ce qu'il a ingurgité avant ça ?

– Il a insisté pour faire maigre pendant le Hánshí, le mois dernier. Il a respecté la fête du Manger froid et ne s'est remis à la nourriture solide que depuis quelques jours. Il a pris trop de porc, c'est ça ? Il n'a pas voulu m'écouter et cet après-midi il en a abusé ? J'ai essayé de l'arrêter, pourtant ! »

Le médecin se tait : il ne veut pas accabler davantage la pauvre épouse. Intérieurement, cependant, il maudit la fête du Hánshí, car ce rituel stupide a fini par coûter la vie à plusieurs de ses patients âgés et fragiles. D'accord, Jie Zitui est mort brûlé vif dans la forêt (636 av. J.-C.) après avoir refusé de servir Jin Wen Gong, le duc de l'État de Jin. Mais ce n'est pas une raison pour que des

gens continuent de mourir des siècles plus tard ! Hélas, de nombreux Han perpétuent la tradition, et du solstice d'hiver au début du printemps ils ne consomment que des aliments froids, sans se préoccuper des risques pour leur santé.

Énervé, Guang s'en prend à la femme :

« Je vous l'ai dit et répété ! Le secret pour protéger les cinq viscères est de manger régulièrement, à l'heure dite, et jamais trop ou trop peu. Il faut éviter les boissons fermentées et les viandes grasses : elles vous pourrissent les intestins ! »

Des traités de médecine millénaires

Étroitement liée aux symptômes cliniques et au diagnostic médical, la théorie du *yin* et du *yang* était déjà bien établie sous la dynastie Han. Dans la tombe n° 3 de Mawangdui, l'un des plus célèbres sites funéraires des Han occidentaux, les archéologues ont exhumé deux textes médicaux en très bon état de conservation. Ces précieux documents rédigés sur des fiches de bambou contiennent d'innombrables descriptions d'affections et de remèdes, ainsi que celle des onze méridiens *yin* et *yang*.

Une autre avancée fondamentale provient des tombeaux du mont Laoguan, à Chengdu. Parmi les centaines d'objets et de lamelles de bambou mis au jour se trouvaient neuf ouvrages de l'école de médecine fondée par Bian Que (mort en 310 av. J.-C.) – considérés aujourd'hui comme des classiques de la médecine chinoise – ainsi qu'une figurine en laque représentant les vaisseaux et les points d'acupuncture. Ces découvertes sont essentielles pour comprendre l'origine de la théorie des méridiens et son application dans l'établissement d'un diagnostic et le traitement des maladies.

Guang réalise soudain qu'il doit ralentir le pas et baisser d'un ton. Mais c'est trop tard : sa voisine est en larmes.

« Je n'ai pas oublié votre conseil, grand-oncle, mais cet imbécile refuse de m'écouter ! s'exclame-t-elle. Vous savez comme il est têtu, et la maladie n'arrange pas son caractère. Ma vie est un calvaire ! »

Les voici enfin arrivés, au grand soulagement du médecin qui ne supporte plus les jérémiades de l'épouse bouleversée. Feignant de ne pas entendre ses sanglots, il se rend directement dans la chambre, où il trouve son petit-neveu frissonnant sous le drap et presque inconscient.

Il s'approche du lit, saisit le poignet droit du jeune homme et lui tâte le pouls tout en interrogeant sa compagne, mais sans manquer de l'interrompre quand elle commence à s'étendre. En résumé, le garçon a souffert de sueurs nocturnes ces deux dernières nuits et a transpiré encore plus après le début des vomissements. Pourtant il n'a pas soif, alors que le soir venu il boit toujours un gobelet d'eau.

Guang contrôle maintenant la circulation sanguine dans le cou, tandis que de sa main libre il palpe doucement la poitrine et le dos du patient. La femme remarque son geste et l'informe que son époux ne s'est pas plaint de douleurs dorsales mais qu'elle l'a vu se tenir l'abdomen à plusieurs reprises. Au même instant, le malade ouvre ses yeux rougis tout gonflés et se touche à nouveau le ventre.

Le pouls au niveau de la carotide est normal mais les pulsations sur l'artère radiale sont trop lentes et irrégulières. Bien. On peut exclure une cause externe liée à une insuffisance du *yang*,

se dit le médecin. Il s'agit donc d'un problème d'énergie *yin* au niveau des organes internes, dû à une détérioration de l'estomac. Pouls lent, vomissements, douleur au ventre et absence de soif : oui, ce sont là les symptômes typiques d'une déficience du *yin*.

« Par chance, bien que votre mari soit entré dans une phase aiguë de sa maladie chronique, son visage n'a pas viré au noir, et le blanc de l'œil est normal. Le porc a fait de sérieux dégâts sur l'estomac affaibli, mais rien n'est perdu. Nous pouvons encore le guérir », annonce Guang à la jeune épouse, laquelle pousse un gros soupir de soulagement.

Il ouvre son coffret d'où s'échappent quelques *bianshi* (poinçons de pierre) et épingles de cuivre. La femme ravale bruyamment sa salive en les voyant : son conjoint réagit mal à l'acupuncture, elle le sait. Le praticien le sait aussi, c'est pourquoi elle pourrait s'imaginer qu'il en arrive à des mesures désespérées.

De fait, chaque fois que Guang a pratiqué l'acupuncture sur son petit-neveu, ses essais se sont révélés infructueux, mais ils relevaient plus du domaine de l'expérimentation. En l'occurrence, le problème est un excès de chaleur des organes internes, et contrairement à ses confrères de l'école de médecine de *Qin*, qui préconise presque toujours l'acupuncture, Guang appartient à l'école de pensée pour laquelle elle est contre-indiquée en pareil cas et ne fait qu'ajouter à l'angoisse du sujet. Il préfère donc recourir aux médicaments et aux plantes médicinales, et n'utilise les aiguilles qu'en traitement d'appoint.

L'épouse pleine d'espoir derrière son dos, impatiente de connaître son pronostic et le remède suggéré, il passe en revue les différentes options qui s'offrent à lui. La maladie a atteint



AIGUILLES
D'ACUPUNCTURE
EN OR PROVENANT
DE LA TOMBE
DE L'EMPEREUR
CHENG (51 - 7 AV.
J.-C.), DANS
LE DISTRICT
DE MANCHENG.

une phase tellement critique que les préparations pharmaceutiques pourraient bien guérir le mal mais coûter la vie à cet homme. Sa santé est si précaire que tout médicament trop puissant pourrait lui être fatal. Finalement, Guang prend une pincée de gingembre sauvage, de l'écorce de casse (*ghui zhi*) et un brin de *cang zhu* (*Atractylodes lancea*), qu'il broie dans un mortier.

Une fois le mélange réduit en poudre, il en prélève une petite cuillerée et la tend à la femme pour qu'elle l'administre elle-même. De son côté, il observe attentivement son petit-neveu pour voir si la préparation passe bien et si elle engendre une réaction. Le malade l'ingère sans trop de difficulté et son état semble ensuite se stabiliser. Tout ce qu'il lui faut maintenant, c'est assez de temps pour récupérer ; car si l'estomac accepte le médicament, les autres organes internes en partageront les bienfaits. Dans le cas contraire, ils fonctionneront de plus en plus mal. Autant dire que l'estomac joue un rôle crucial.

La main sur la poignée du coffret qu'il vient de refermer, Guang demande à la jeune femme de veiller à ce que l'estomac de son mari ne reste pas vide. Il préconise l'apport d'aliments nourrissants en petites quantités et à intervalles réguliers.

Chunyu Yi

Chunyu Yi (vers 215 – 140 av. J.-C.), illustre médecin ayant inspiré le personnage principal de ce chapitre, fut d'abord chef des greniers publics, une charge qui s'accompagnait du titre honorifique de *taicang gong*. Voilà pourquoi on l'appelait aussi Cang Gong. Il était réputé pour la précision avec laquelle il prenait le pouls, la pertinence de ses diagnostics et l'efficacité de ses traitements.

On lui doit un célèbre traité, le *Zhenji*, dans lequel il recense pas moins de 25 cas cliniques. Pour chaque maladie sont soigneusement répertoriés le nom du patient, son sexe, son métier, sa ville natale, les causes de la maladie, les symptômes, le mécanisme de leur déclenchement et de leur évolution (pathogénie), le traitement, le processus de guérison ainsi que tout autre élément notable.

Les 25 individus concernés étaient issus de classes sociales différentes et présentaient des pathologies variées. Sur les 15 ayant pris des médicaments, 13 ont été guéris grâce à eux et avec 4 patients Chunyu Yi a aussi eu recours à l'acupuncture. Mais malgré un diagnostic précis il n'a rien pu faire pour les 10 autres malades, ce qui ne l'a pas empêché de décrire scrupuleusement les cas. Les générations de médecins et de savants qui lui ont succédé ont puisé dans ce précieux héritage qui nous éclaire sur la pratique médicale et la formation des soignants en ces temps reculés.

Comme l'épouse soigne son homme depuis des années, elle sait ce qui lui convient. Elle propose donc d'essayer une bouillie de céréales cuite avec du riz, à raison de huit volumes de liquide pour un volume de solides. Ce gruau sera propice à la guérison, car le corps puise l'énergie *qi* des céréales et la transmet aux organes

internes. Guang approuve mais suggère de porter la proportion de liquide de huit à quinze. Il demande que la bouillie soit cuite au feu de bois ou au contact de pierres chaudes déposées dans la marmite, après quoi il prend congé.

Pendant qu'il établissait son diagnostic et réfléchissait au traitement, il s'est efforcé de garder une attitude professionnelle. Ce n'est qu'une fois sorti dans la nuit froide qu'il sent son dos trempé de sueur. Serait-il possible que le domicile de son petit-neveu soit la cause de son mal ?

Au début de sa formation et plus tard, quand il fréquentait d'autres praticiens à la cour impériale, Guang a appris les mathématiques dans le *Suanshushu* (*Livre des nombres et calculs*), ainsi que le *feng shui* et l'art de la nécromancie. Selon le *feng shui*, de nombreux facteurs peuvent influencer sur la santé des occupants d'une maison et doivent être pris en compte dans sa construction : l'orientation, les matériaux, les caractéristiques du sol, la hauteur des murs, etc.

Hâtant le pas à travers les rues sombres, Guang revoit mentalement la demeure de son parent et réfléchit à ce qu'on pourrait y modifier. Qui sait ? Certaines transformations pourraient peut-être améliorer l'état du maître des lieux – ou peut-être pas. Quoi qu'il en soit, cela mérite réflexion.



丑 8^e HEURE DE LA NUIT

(01.00 - 02.00, première partie de *chou*)



LE PILLEUR DE TOMBES RÉCIDIVE



Le plateau paraît désert au clair de lune. Une ombre s'est pourtant glissée dans les hautes herbes, une ombre qui veille à ce que personne d'autre ne rôde dans les parages. Conscient du sort funeste qui l'attend si l'on découvrirait le tunnel qu'il a creusé avec ses complices, Ji est arrivé tôt pour s'assurer que les autorités locales n'ont pas posté quelques gardes en embuscade, prêts à leur tomber dessus au premier coup de pioche.

Si lui n'en est pas à son premier tombeau, on ne peut pas en dire autant des deux autres membres de la bande. Un claquement de langue exaspéré lui échappe quand il les voit remonter la côte dans sa direction. La pleine lune éclaire comme en plein jour. Ça ne leur suffit pas, à ces idiots, pour trouver leur chemin ? Mais non ! Leurs lanternes signalent une activité suspecte à des kilomètres à la ronde.

Violer les interdits et se montrer téméraire sont bien les règles que doit suivre un chevalier errant, mais pas au point d'être assez stupide pour se jeter dans la gueule du loup. Comme la plupart de ses semblables, Ji est presque toujours sans le sou. L'argent lui brûle les doigts. Boire, parier, danser : une nuit suffit à dépenser ce qu'il a. Les chevaliers errants sont ainsi de nos jours. Ils méprisent les conventions et la moralité assommante des gens du commun. Toutefois, il ne faut pas s'y tromper. Quand Ji parie, il calcule soigneusement ses chances de gagner. Quand il s'engage dans un combat – autant dire souvent –, il veut être certain de remporter la victoire. Voilà pourquoi il consacre autant de temps à la pratique des arts martiaux qu'à la danse et à la boisson.

Les chevaliers errants

À la fois hors-la-loi, justiciers et redresseurs de tort, les chevaliers errants (*xia*) apparurent sous la dynastie Han. Considérés au départ comme des hommes vertueux et droits, ils étaient respectés par les gens du peuple ; mais leur mépris des conventions et leur goût du sang finirent par en faire une menace sérieuse pour l'ordre social et la sécurité publique.

Guo Xie fut l'un de ces chevaliers errants à l'époque des Han occidentaux. Spadassin à la solde de brigands, pilleur de tombes et faux-monnayeur accompli, il eut une jeunesse tumultueuse puis se calma et acquit une réputation d'homme de bien et d'habile médiateur. Cela ne suffit cependant pas à le sauver : ses enfants et ses serviteurs étant impliqués dans plusieurs meurtres, il fut exécuté sur ordre du grand censeur.

Il est là à piétiner tandis qu’approchent ses compères. À peine la tombe repérée, Zhu, le plus âgé des deux, a proposé d’attaquer en plein jour. Franchement, qui pourrait les voir à l’œuvre ? a-t-il demandé en tendant les bras d’un geste théâtral face au désert semi-aride. Ji s’est contenté de le toiser et de raconter l’histoire récente d’un pillleur de tombes ayant osé s’introduire dans un temple d’État en perçant un tunnel. L’homme et sa bande ont dérobé un superbe relief – une tête coulée dans le bronze. Cette imprudence a fait tomber la leur, mais aussi celles des membres de leurs familles, exécutés pour l’exemple. La profanation des sites sacrés est en effet un délit sévèrement puni par la loi, et même le plus téméraire des voleurs serait bien avisé de s’en souvenir.

Ce n’est pas comme s’ils étaient tenus par le temps. Que Zhu récupère son argent maintenant ou la semaine prochaine, il ne le gardera pas trois jours dans sa poche. Une soirée de débauche, et il n’aura plus qu’à dégoter un nouveau coup pour se refaire. Les nuits passées à creuser leur tunnel sous le tombeau ne font donc pas grande différence. Ce sera la dernière, de toute façon.

Dans moins d’une heure, ils seront à l’intérieur. Ji n’est pas très sûr de ce qu’ils vont trouver. Ses renseignements sont assez maigres : un mélange d’anecdotes, de rumeurs et de légendes locales. Il sait à quel point ces histoires sont enjolivées avec le temps, mais on raconte que l’épouse d’un roi repose au bout de cette galerie, un homme si riche que ses armoires, et jusqu’à sa couche, étaient remplies d’or. Si seulement c’était vrai !

En tout cas, Ji a hâte de se mettre au travail. Une fois ses complices devant lui, il se contente d’un coup d’œil furieux vers les